

— Mon cher commandant, vous parlez en ce moment comme un jeune premier de vaudeville. Seriez-vous amoureux par hasard ?

— Non, Williams, mais parmi toutes ces femmes qui décorent les loges, il en est une...

— Qui a fait vibrer dans votre cœur une corde que vous croyiez brisée. Vous voyez que j'abonde dans le style en question. Heureusement qu'il n'y a personne autour de nous pour nous entendre. Sans cela on nous prendrait pour deux hommes commettant un feuilleton.

— Vous plaisantez sans cesse !

— Parce que je prends la vie au sérieux. —

— Vous n'avez jamais aimé ?

— Je ne dis pas cela, répondit le noble Anglais dont le front se couvrit subitement d'un léger nuage. J'ai aimé... ajouta-t-il froidement.

— Combien de fois ?

— Une seule.

— Et ?...

— Et cela dure encore.

— Ah !

— Mais revenons à notre point de départ. Il s'agissait de vous, cher ami. Donc, vous êtes amoureux ?

— Non pas !

— Que disions-nous donc alors avant d'entamer cette discussion ?

— Que si le feu éclatait subitement dans la salle, je m'élancerais pour arracher au péril une femme d'une beauté merveilleuse et dont la vue m'a vivement impressionné.

— Diable ! Votre cerveau se ressent encore des ardeurs du soleil d'Afrique. Voyons, cher ami, cette heure dont la beauté vous impressionne si fort. Dans quelle partie de cette salle Mahomet a-t-il placé cet échantillon de son paradis ?

— A votre droite, Williams.

— Au balcon de gauche alors ?

— Oui. Vous voyez la première loge après celle entre les colonnes ?

— Parbleu ! Elle est même occupée par le Maréchal de M\*\*\* M\*\*\*.

— C'est cela. Eh bien, la suivante, celle de ce côté... Voyez-vous ?

Sir Williams ne répondit pas.

Les verres de sa lorgnette venaient de s'arrêter sur la loge qui contenait la jeune femme. Depuis quelques minutes elle était seule. Le personnage qui l'accompagnait avait quitté la salle.

La jeune femme n'avait pas abandonné son attitude nonchalante. Ses grands yeux bleus erraient au hasard et semblaient suivre dans l'espace quelque rêve capricieux de son imagination.

Sir Williams tressaillit vivement et son visage devint d'une pâleur extrême.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Robert.

— Rien, cher ami... un mouvement nerveux. Cette femme est véritablement d'une beauté remarquable.

— La connaissez-vous ?

— Fort peu.

— Vous savez son nom ?

— Sans doute. C'est la duchesse Régine de Sandoval. Elle est issue de l'une des meilleures familles du Brésil.

— Vous lui avez été présenté ?

— Oui, répondit Williams qui avait repris son sang-froid habituel. Mais voici que l'on sonne, cher ami, asseyons-nous et écoutons religieusement ce second acte,

si vous le permettez. C'est un chef-d'œuvre d'harmonie.

— Vous aimez le duo, n'est-ce pas ?

— Evidemment, mais je lui préfère de beaucoup les chœurs de Cantons.

Le silence venait de se rétablir dans la salle.

Comme le corps de ballet n'apparaît pas durant le second acte de *Guillaume-Tell*, Robert et Williams demeurèrent seuls possesseurs du petit coin de droite.

Avant de s'asseoir dans sa stalle, le chef d'escadron d'état-major avait lancé un dernier regard vers le balcon de gauche.

Le grave personnage qui accompagnait la jolie duchesse reprenait en ce moment sa position sur le second rang, bien que la jeune femme, fût seule sur le devant de la loge. Son regard, en parcourant la partie inférieure de la salle, s'arrêta tout à coup sur le petit coin de droite et parut s'animer d'une lueur fauve.

Puis, l'inconnu détourna lentement les yeux et garda l'immobilité froide et glaciale qui semblait être sa manière d'être ordinaire.

Robert avait remarqué avec étonnement que depuis son entrée dans la salle, il n'avait point adressé une seule parole à sa compagne et que la duchesse n'avait pas une seule fois tourné la tête de son côté.

Quant à sir Williams, il paraissait être complètement remis de la courte émotion qu'il avait éprouvée.

### III

#### LA LOGE DE BALCON DE GAUCHE

Le second acte terminé, les deux amis se levèrent et Robert se prépara à quitter l'orchestre.

— Vous sortez ? demanda sir Williams.

— Je vais rendre une visite au maréchal, répondit l'officier d'état-major.

— Je vous accompagne.

Les deux jeunes gens quittèrent leurs stalles et gagnèrent le petit escalier qui conduit de l'orchestre à l'étage supérieur.

Quelques minutes après, Robert se faisait ouvrir la loge du maréchal.

Sir Williams le laissa entrer seul et vint ensuite appuyer un œil curieux au petit carreau de la loge voisine.

Le rideau de soie cramoisi, légèrement écarté, permit au gentleman de contempler à son aise les gracieuses épaules de la duchesse.

Elle était seule de nouveau.

Sir Williams sembla hésiter un moment, puis il prit dans la poche de côté de son habit un élégant portefeuille, en tira une carte de visite et faisant signe à l'ouvreuse de venir lui parler :

— Madame, lui dit-il en désignant du geste la loge de la Duchesse de Sandoval, veuillez avoir l'obligeance de remettre à la personne qui occupe la loge numéro 12, et demandez-lui si elle peut recevoir.

L'ouvreuse, quoiqu'assez peu habituée à ce genre de mission par le temps d'impolitesse qui court, se hâta d'accomplir le désir du gentleman.

Elle introduisit sa clef dans la serrure de la porte, l'ouvrit, entra et ressortit presque aussitôt en s'effaçant pour laisser passer sir Williams.

C'était un aveu tacite que sa demande était accueillie. Le lord s'inclina légèrement et pénétra à son tour.

— Vous me pardonnez donc mon importunité ? dit-il à la jeune femme qui s'était soulevée sur son siège et lui tendait une petite main merveilleusement gantée.